Œuvres de Donoso Cortès.
Seconde édition, 1862.
Paris : Librairie d'Auguste Vaton, éditeur.

DISCOURS SUR LA BIBLE

PRONONCÉ PAR D. JUAN DONOSO CORTÈS LE JOUR DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE ESPAGNOLE, LE 16 AVRIL 1848

MESSIEURS,

Choisi de vous pour remplacer dans cette assemblée un homme illustre, deux fois célèbre par l'étendue de sa science et par la fécondité de son génie, que pourrais-je dire qui paraisse digne de sa mémoire et de votre attention, moi qui ne puis espérer de la captiver ni par ma renommée ni par mon talent? Dans cette situation difficile, il m'a semblé que je devais prendre pour sujet de ce discours une matière qui pût faire oublier l'orateur en s'emparant de l'auditoire par sa propre grandeur et par sa majesté.

Il existe un livre, trésor d'un peuple, devenu la fable et le jouet du monde; un livre qui fut dans les temps anciens l'étoile de l'Orient; un livre où tous les grands poëtes des régions occidentales ont puisé l'inspiration et appris le secret des mystérieuses harmonies qui ra-

vissent les âmes. Ce livre, c'est la Bible, le livre par excellence.

Le Dante y prit ses sombres visions; Pétrarque, quelques-uns de ses plus doux gémissements; le poëte de Sorrente en a tiré les éclatantes splendeurs de ses strophes enflammées. Sans ce livre, Milton n'aurait pas surpris la femme dans sa première faiblesse, l'homme dans sa première faute, Lucifer dans sa première conquête; il n'aurait pas connu le premier courroux de Dieu; il n'aurait pas pu dire aux peuples la tragédie de l'Éden, ni décrire dans un chant de deuil le formidable malheur et le triste destin de l'humanité. Et, pour parler de notre Espagne, d'où viennent à Fr. Louis de Léon sa simplicité sublime? à Herrera sa parole impérieuse et énergique? à Rioja les lamentations pleines de pompe et de majesté qu'il laissait tomber comme un voile lugubre sur les campagnes flétries, sur les coteaux désolés, sur les nations en ruine? De quel maître Caldéron apprit-il à s'élever aux demeures éternelles, sur les ailes des vents? Qui a éclairé, pour nos grands écrivains mystiques, les abîmes du cœur de l'homme? Qui a mis sur leurs lèvres ces saintes harmonies, et cette mâle éloquence, et ces terribles imprécations, et ces prophétiques menaces, et ces suaves accents de brûlante charité et de chaste amour, qui jettent l'épouvante dans la conscience des pécheurs et ravissent jusqu'à l'extase les âmes pures des justes? Supprimez la Bible, et vous aurez supprimé la belle, la grande littérature espagnole, ou du moins vous

l'aurez dépouillée de ses plus éclatantes splendeurs de ses plus sublimes beautés, de son soleil et de ses tonnerres.

Et comment, messieurs, les lettres ne perdraient-elles pas leur lustre si ce livre manquait, puisque, sans ce livre tous les peuples demeureraient assis à l'ombre de la mort? Dans la Bible sont écrites les annales du ciel, de la terre et du genre humain. En elle, comme dans la divinité même, est contenu ce qui a été, ce qui est et ce qui sera; sa première page raconte le commencement des temps et des choses, et la dernière est l'histoire de la fin des choses et des temps. Elle commence par la Genèse, qui est une idylle, et finit par l'Apocalypse, qui est une hymne funèbre. La Genèse est riante comme la première brise qui a rafraîchi les mondes, douce comme la première parole d'amour qu'ont échangée les hommes, belle comme la première aurore qui s'est levée au ciel, comme la première fleur qui s'est épanouie dans les vallées. L'Apocalypse est triste comme la dernière palpitation de la nature, comme le dernier rayon de la lumière, comme le dernier regard du moribond. Entre cette idylle de l'universelle jeunesse et cette hymne des universelles funérailles, on voit passer l'une après l'autre, sous les regards de Dieu, toutes les générations, l'un après l'autre, tous les peuples : les tribus et leurs patriarches, les républiques et leurs magistrats, les monarchies et leurs rois, les empires et leurs empereurs. Babylone passe avec son abomination, Ninive passe avec ses pompes, Memphis passe avec ses prophètes et

son temple; Athènes passe avec ses arts et ses héros, Rome passe avec son diadème et les dépouilles du monde. Rien n'est stable devant Dieu : tout passe et meurt, comme l'écume que la vague efface.

Dans ce livre sont racontées ou prédites toutes les catastrophes; il renferme les modèles impérissables de toutes les tragédies; il est le récit de toutes les douleurs humaines, il donne le ton de toutes les lamentations et de toutes les plaintes. Qui pleurera comme Job, lorsque renversé et tenu à terre par la main puissante qui l'accable, il remplit de ses larmes les vallons de l'Idumée? Quelle mère, au tombeau de son premier-né, poussa des cris plus déchirants que l'inconsolable Rachel? Qui se lamentera comme se lamentait Jérémie autour de Jérusalem, abandonnée de Dieu et des nations? Sur les débris de quelle société perdue s'élèvera cette sombre voix d'Ézéchiel, dont Babylone fut épouvantée?

Dans la Bible sont écrites les batailles du Seigneur, dont les batailles des hommes ne sont que de vains simulacres; et de même que ce livre renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations, il renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égalera jamais celle de Moïse ou celle de Débora célébrant le triomphe du Dieu d'Israël? Si des hymnes de victoire nous passons aux hymnes de louange, nos temples eux-mêmes n'en ont point de plus beaux que ceux qui montaient vers Jéhovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens. Si nous

cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu, qui entendait les concerts des harpes angéliques? Si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique, nous n'en trouverons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des patriarches, où la femme, la source et la fleur étaient trois amies, parce que toutes ensemble et chacune d'elles étaient le symbole de la parfaite simplicité et de la candeur primitive. Là sont exprimés dans leur charme divin tous les sentiments purs et chastes, et l'éclatante pudeur des épouses et la mystérieuse bonne odeur des familles bénies.

Aussi, messieurs, tous les grands poëtes, tous ceux qui ont senti dans leur poitrine la flamme inspiratrice d'en haut, tous sont allés apaiser leur soif aux sources bibliques, sources inépuisables qui forment tantôt des torrents impétueux, tantôt des fleuves larges et profonds, tantôt des cascades retentissantes, et tantôt des lacs transparents et tranquilles.

Livre prodigieux où le genre humain, il y a trente-trois siècles, a commencé de lire, a lu tous les jours, toutes les nuits et à toutes les heures, et dont il n'a pas encore achevé la lecture. Livre où tout se calcule avant l'invention de la science des nombres; où, sans étude de la linguistique, on donne la clef de l'origine des langues; ou, sans études astronomiques, on dit les révolutions des astres; où, sans documents historiques, on raconte l'histoire; où, sans études physiques, on révèle les lois du monde. Livre qui voit tout et qui sait

tout; qui sait quelles pensées s'élèvent dans le cœur de l'homme et quelles pensées sont présentes à l'esprit de Dieu; qui voit ce qui se passe dans les abîmes de la mer et dans les profondeurs de la terre; qui raconte ou prédit toutes les catastrophes des nations, et dans lequel entrent et s'entassent tous les trésors de la miséricorde, tous les trésors de la justice et tous les trésors de la vengeance. Et ce livre, messieurs, quand les cieux se replieront sur eux-mêmes comme un éventail gigantesque, quand la terre éprouvera des défaillances, quand le soleil rappellera sa lumière et quand les étoiles s'éteindront, ce livre restera seul avec Dieu dont il est la parole éternelle, éternellement retentissante au plus haut des cieux.

Vous voyez quel libre et vaste champ s'ouvre ici aux investigations de la pensée. Mais, le caractère exclusivement littéraire de cette assemblée me faisant une loi de n'étudier dans la Bible que la poésie d'un peuple illustre, j'indiquerai quelques-unes des causes nombreuses qui expliquent son puissant attrait et sa resplendissante beauté.

Il y a dans l'homme trois sentiments poétiques par excellence, l'amour de Dieu, l'amour de la femme et l'amour de la patrie : le sentiment religieux, le sentiment humain, le sentiment politique. Partout où la connaissance de Dieu s'obscurcit, partout où le visage de la femme est couvert d'un voile, partout où les nations sont esclaves, la poésie est une flamme qui s'éteint faute d'aliment. Là, au contraire, où Dieu est connu, où

la femme est respectée, où le peuple est libre, la poésie a de chastes roses pour la femme, des palmes glorieuses pour les nations, des ailes splendides pour s'élever aux plus hautes régions des cieux.

Entre tous les peuples au delà de la croix, le peuple hébreu seul eut une connaissance certaine de Dieu; seul il devina la dignité de la femme; seul, dans les grands accidents de son existence orageuse, il sauva toujours sa liberté. Parcourez l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, nulle part, sous la lumière du soleil, vous ne trouverez ni la femme, ni le peuple, ni Dieu. En religion, tous les peuples étaient idolâtres, manichéens ou panthéistes. La notion d'un Dieu consubstantiel au monde, répandue chez les peuples des premiers âges, prit son origine dans les régions de l'Indoustan. L'existence d'un Dieu, principe de tout bien, et d'un autre Dieu, principe de tout mal, qui lui faisait opposition et contraste, fut inventé par les prêtres persans; et les républiques grecques furent l'exemplaire des nations idolâtres. Le Dieu de l'Indoustan était condamné à un éternel repos; celui des Perses à une impuissance absolue; les dieux grecs étaient des hommes.

Quant à la femme, on la voit partout frappée d'ostracisme politique et civil, et partout vouée à la servitude domestique. Dans cette esclave, penchée sous le poids d'une malédiction terrible et mystérieuse, comment reconnaître la plus belle, la plus douce et la plus délicate des créatures, sur le visage de laquelle Dieu se peint, les cieux se reflètent et les anges s'admirent? Enfin, messieurs,

où est le peuple libre? Quel peuple possède seulement la notion de la dignité humaine? Vous le chercherez en vain dans ces prodigieux empires de l'Asie qui, tombant avec fracas les uns sur les autres, couvrirent la terre d'une épouvantable ruine. Il n'existe pas davantage sur la terre des Pharaons : ces tombeaux gigantesques, auxquels servaient de ciment la sueur et le sang des nations assujetties, attestent avec une muette et effrayante éloquence que ces vastes solitudes furent jadis peuplées de générations esclaves. Portez ailleurs vos regards : que voyez-vous dans les républiques grecques? des aristocraties orgueilleuses, des oligarchies tyranniques. Sparte, où règne la race dorique, est une cité orientale dominée par ses conquérants. Dans Athènes, la patrie policée des dieux et des héros, le peuple n'est autre chose qu'une aristocratie présomptueuse et cruelle, commandant à des esclaves méprisés.

Venons maintenant à la race d'Abraham, et avant tout parlons du Dieu qu'elle adore. Elle le connaît par son nom, écrit en caractères impérissables sur toutes les pages de son histoire : c'est Jéhovah. Sa nature est spirituelle, son intelligence infinie, sa liberté complète, son indépendance absolue, sa volonté toute-puissante. La création a été un acte de cette volonté indépendante et souveraine. Jéhovah conserve par sa providence tout ce que sa puissance a créé. Il maintient les astres dans leurs orbites, la terre sur son axe, la mer dans ses abîmes. Les nations oublièrent son nom; il retira sa main, et aussitôt l'intelligence humaine se vit enveloppée

d'une nuit éternelle. Alors il se choisit un peuple entre tous les peuples; il l'appela et lui ouvrit l'entendement; et ce peuple l'entendit, l'adora, marcha dans ses voies, obéit à ses commandements, se mit sous sa main pleine de vengeances et de miséricordes, et fut à la fois l'instrument de Jéhovah et la lumière de la terre.

Seul choisi de Dieu, seul gouverné de Dieu, seul aussi entre les peuples, le peuple hébreu a fait de son histoire une hymne sans fin à la louange de son Dieu. Distinct de toutes les nations, il est seul en tout comme Jéhovah qui lui parle par ses prophètes, et auquel il répond par les cantiques d'adoration qui sortent sans cesse de son cœur et qui sans cesse retentissent sur ses lèvres.

Ces cantiques des Hébreux ont reçu, de l'unité majestueuse du Dieu qu'ils célèbrent, leur noble simplicité, leur éclatante majesté, leur incomparable beauté. La simplicité des Grecs, merveilleux artifice, qu'est-elle en face de la simplicité du peuple prédestiné qui voit dans le ciel un seul Dieu, dans l'humanité un seul homme, sur la terre un seul temple? La simplicité même est, comme la vérité, l'apanage de ce peuple pour qui toute la sagesse réside dans un seul mot, mot que la création tout entière prononce, que le cèdre et l'hysope disent également, que la mer proclame par la voix de ses flots, qu'écrivent dans les cieux les astres de la nuit, que les oiseaux chantent à l'aurore, que les vents et les tempêtes font retentir par leurs mugissements.

Tel est le caractère spécial du peuple hébreu : il s'oublie lui-même et s'anéantit devant son Dieu. Pour lui, tout ce qui a mouvement et vie est une image, une trace de la majesté divine, qui resplendit ainsi dans le cèdre des montagnes et dans le lys des vallées. Chacune des paroles de Jéhovah constitue une époque de son histoire. Dieu lui montre du doigt la terre qu'il veut lui donner et lui annonce qu'il tirera de sa race le rédempteur du monde, celui qui sera roi et seigneur naturel des nations. C'est l'époque de la promesse qui correspond à celle des patriarches. S'étant écarté des voies du Seigneur, le peuple élève des idoles, s'abandonne aux superstitions, commet les prévarications les plus horribles, et le Seigneur lui annonce des troubles, des guerres, des déchirements, la captivité; le temple sera ruiné, les murs de Jérusalem tomberont, le peuple lui-même sera dispersé sur tous les points de la terre. C'est l'époque de la menace. Enfin, l'heure arrive dans la plénitude des temps, l'étoile de Jacob apparaît à l'horizon, le sacrifice sanglant du Calvaire s'accomplit; et le temple tombe, et Jérusalem s'écroule, et le peuple juif, emporté par l'inexorable tempête, frappé de mort et pourtant immortel, est dispersé dans toutes les parties du monde. C'est l'époque du châtiment.

L'histoire du peuple hébreu se déroule comme un drame composé d'une promesse, d'une menace et d'une catastrophe. Abraham et tous les patriarches entendirent la promesse; Moïse et les prophètes entendirent la menace; nous assistons à la catastrophe. Les auteurs de

cette terrible tragédie sont vivants : vivant est le Dieu d'Israël, qui a opéré de si grandes choses pour l'enseignement perpétuel des nations; vivant est le malheureux peuple qui porta une main audacieuse et sacrilége sur la face de son Dieu, et qui, errant aujourd'hui dans le monde, raconte à toute la terre ses gloires passées et ses malheurs présents.

S'il est hors de doute que l'explication de l'histoire de ce peuple est dans la parole divine, il n'est pas moins évident qu'une admirable correspondance existe entre les vissitudes de sa poésie et les péripéties de son histoire. La première parole qu'il reçoit de son Dieu est une promesse; sa première période historique est le patriarcat; les premiers chants de sa muse disent au peuple la promesse de Dieu et à Dieu les espérances du peuple. La mission religieuse et sociale de la poésie hébraïque dans ces temps primitifs était de cimenter la paix et l'alliance entre la Divinité et l'homme : pour négociateurs et messagers, il y avait du côté de l'homme son adoration profonde, du côté de Dieu son infinie miséricorde. Rien n'est enchanteur comme la poésie biblique de cette époque.

Le patriarcat est le type de la simplicité et de l'innocence. C'est plutôt l'enfant exempt de la souillure du péché que l'homme incorruptible et juste. Comme l'enfant, il entend souvent cette douce et délicieuse parole de Dieu, qui l'appelle vers lui, et il reçoit la visite des anges. C'est moins l'homme droit qui marche joyeux dans les voies du Seigneur que l'habitant du ciel qui, ac-

cablé de tristesse, erre dans le monde, sentant qu'il a perdu son chemin et se souvenant de sa patrie. Il n'a d'autre père que son Dieu; il est le frère des anges. Les patriarches sont ce que furent ensuite les apôtres, le sel de la terre. En vain chercheriez-vous ailleurs, à ces époques lointaines, l'homme animé de l'esprit de pauvreté, riche de foi, doux et simple de cœur, modeste dans la prospérité, résigné dans les tribulations, innocent et pacifique. Le trésor de ces vertus ne brille que sous les tentes solitaires des patriarches.

Sur la terre des Pharaons, le peuple hébreu souilla ses saintes mœurs, s'abandonna aux abominations égyptiennes, échangea en même temps Jéhovah contre des idoles et sa liberté contre la servitude. La main d'un homme conduit par une force surhumaine, le plus grand entre tous les fils des hommes, l'arracha violemment à ce double esclavage.

Beaucoup d'hommes ont assis leur domination sur les peuples par la force de l'épée. Nul n'a fondé, comme Moïse, un empire inexpugnable par la seule force de la parole. Cyrus, Alexandre, Mahomet, ont porté dans le monde la désolation et la mort, et ils n'ont été grands que parce qu'ils ont été de grands tueurs d'hommes. Moïse détourne la tête devant les sanglantes batailles, il entre dans le sein d'Abraham couvert de blancs vêtements et éblouissant de pacifiques splendeurs. Il faut aux conquérants, avant de créer un empire, des armées immenses et des multitudes fanatiques; Moïse est seul, dans le désert, environné de six cent mille mutins, et

c'est avec ces six cent mille mutins, terrassés par sa volonté souveraine, qu'il se crée un grand empire. Tous les philosophes et tous les législateurs ont eu pour ancêtres, pour maîtres et pour précurseurs, d'autres législateurs et d'autres philosophes. Lycurgue représente la civilisation dorienne; Solon, la culture intellectuelle des peuples ioniens; Numa Pompilius, la civilisation étrusque; Platon descend de Pythagore; Pythagore, des prêtres de l'Orient. Moïse est sans prédécesseur.

Les Babyloniens, les Assyriens, les Égyptiens et les Grecs gémissaient sous des rois; Moïse fonde une république. Les temples étaient pleins d'idoles; Moïse trace un magnifique sanctuaire, qui est le palais silencieux et sacré du Dieu redoutable et invisible. Les hommes étaient assujettis les uns aux autres; Moïse déclare que son peuple n'est sujet que de Dieu. Son Dieu gouverne les familles par le ministère de la paternité; les tribus, par le ministère des anciens; les choses saintes, par le ministère des prêtres; les armées par le ministère de ses capitaines; la république entière, par sa toute-puissante parole. Les anges du ciel apportent cette parole divine à l'oreille de Moïse, sur les cimes fumantes des montagnes qui, frappées d'épouvante à la présence du Créateur, tremblent sur leurs bases et se couronnent d'éclairs.

L'époque de la promesse finit avec les patriarches, et celle de la menace commence avec Moïse. Avec la parole de Dieu, la face du peuple change subitement; et la poésie se conforme d'elle-même à cette nouvelle

face et à cette nouvelle parole. De père qu'il était, Dieu devient maître; et le peuple, de fils devient esclave : Dieu lui ôte la liberté en punition de ses prévarications et pour prix de sa délivrance.

« Je suis votre Dieu et vous êtes mon peuple, » avait dit Jéhovah aux saints patriarches; « Je suis ton Seigneur et ton maître; je t'ai tiré de la servitude des Pharaons, » dit-il maintenant par la bouche de Moïse à son peuple prévaricateur et rebelle. Dieu cesse de parler avec douceur et en secret aux hommes; les anges ne visitent plus leurs tentes hospitalières; la blanche et pure fleur de l'innocence n'ouvre plus son chaste calice dans les campagnes d'Israël, qui retentissent lugubrement de menaces fatidiques et de sourdes imprécations. Tout y est sombre : le désert avec son immense solitude, la montagne avec ses effrayants mystères, le ciel avec ses redoutables prodiges. La muse d'Israël menace comme Dieu et gémit comme le peuple. Sa poitrine, qui bouillonne comme un volcan, est pleine aujourd'hui de bénédictions, et demain pleine d'anathèmes. Ses chants ressemblent aujourd'hui à la douce sérénité d'un ciel sans nuages; demain, au sourd tonnerre de la mer en fureur; aujourd'hui la majesté épique se peint sur ses traits, demain sa face est bouleversée par la terreur dramatique; tantôt, dans son désordre lyrique, elle ressemble à une bacchante; tantôt, elle se couronne de palmes et entonne des chants de victoire; et tantôt, tout inondée de larmes, elle laisse tomber de ses lèvres de tristes et douloureuses élégies.

Moïse, qui est le plus grand de tous les philosophes, le plus grand de tous les fondateurs d'empires, est aussi le plus grand de tous les poëtes. Homère chante les généalogies grecques, Moïse les généalogies du genre humain; Homère chante les voyages d'un homme, Moïse les pérégrinations d'un peuple; Homère nous fait assister au choc violent de l'Europe et de l'Asie, Moïse nous place devant les merveilles de la création; Homère chante Achille, Moïse chante Jéhovah; Homère défigure les hommes et les dieux : ses hommes sont divins et ses dieux sont humains; Moïse nous montre sans voile la face de Dieu et la face de l'homme. Le vol d'Homère n'a jamais dépassé les sommets de l'Olympe et les horizons grecs. L'Aigle du Sinaï s'est élevé jusqu'au trône resplendissant de Dieu et a eu l'univers entier sous ses ailes. Dans l'épopée homérique tout est grec : le poëte, les dieux et les héros. Dans l'épopée biblique tout est local et général à la fois : le Dieu d'Israël est le Dieu de toutes les nations; le peuple d'Israël est l'ombre et la figure de tous les peuples, et le poëte d'Israël est l'ombre et la figure de tous les hommes. Entre ces deux épopées, entre ces deux poëtes, il y a la même distance qu'entre Jupiter et Jéhovah, qu'entre l'Olympe et le ciel, qu'entre la Grèce et le monde.

Vous le voyez, messieurs; pour ceux qui, comme nous, comprennent l'incommensurable distance qu'il y a entre la divinité païenne et le Dieu des Hébreux, entre le sentiment religieux du peuple de Dieu et le sentiment religieux des gentils, la cause du caractère différent de

leurs grands monuments poétiques ne peut être obscure ni cachée. Elle l'était dans les temps passés, quand toutes les nations marchaient dans les ténèbres, et quand la nature de l'homme et celle de Dieu étaient un secret caché à tous les savants.

J'espère, messieurs, que vous ne trouverez ni inutile ni hors de propos ce qui peut jeter de plus grandes clartés sur une matière aussi élevée et aussi importante, et que vous me permettrez d'arrêter ici votre attention sur la distance qui se trouve entre la femme chez les Hébreux et la femme chez les gentils, et sur les diverses fonctions que leur donnèrent ces peuples dans le foyer domestique.

Ne vous étonnez pas, messieurs, qu'immédiatement après vous avoir parlé de Dieu je vous parle de la femme. Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme, voulut lui faire son premier don, il lui donna la femme pour semer son chemin de fleurs et pour illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du paradis terrestre.

Lorsque la femme succomba à sa première faiblesse, Dieu permit que l'homme commît son premier péché, afin qu'ils vécussent réunis. Ensemble ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes; ensemble ils traversèrent les jours la main dans la main, tantôt battus par les vents et les tempêtes, tantôt doucement entraînés par les flots paisibles. En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant

les portes du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappelât toujours le suave parfum de ces angéliques demeures : il lui laissa la femme, afin qu'en la voyant il pensât au Paradis.

Avant la sortie de l'Éden, Dieu promit à la femme que de ses entrailles naîtrait un jour Celui qui devait écraser la tête du serpent. Ainsi le Père de toutes les miséricordes joignit la promesse au châtiment, l'espérance à la douleur. Parmi les enfants de Seth qui méritèrent d'être appelés les enfants de Dieu se conserva dans sa pureté cette tradition primitive selon laquelle la femme est deux fois sainte, par la sainteté de la promesse et par la sainteté du malheur; mais cette même tradition fut notablement altérée parmi les descendants de Caïn, qui, par leur mauvaise vie et leurs mœurs dissolues, méritèrent d'être appelés les enfants des hommes. Les premiers respectèrent la femme, s'unissant avec elle sur la terre par le lien saint, un et indissoluble, que Dieu avait formé dans le ciel; les seconds l'avilirent et la dégradèrent, instituant la polygamie, souillure du lit nuptial. Lamech, raconte-t-on, fut le premier qui prit deux femmes. Les mauvais principes entraînèrent les hommes dans les plus grands désordres, et la corruption finit par être telle et si générale, que l'intervention divine devint nécessaire. Les hommes disparurent de la face de la terre, couverte tout entière des eaux purificatrices du déluge.

Dieu s'étant apaisé, la terre se repeupla; mais elle

conserva, pour l'enseignement perpétuel des hommes, des témoignages évidents des colères divines. Les peuples se dispersèrent sous toutes les zones, et de toutes parts s'élevèrent de grands empires, composés de diverses nations. Alors, comme avant le déluge, il y eut des enfants de Dieu et des enfants des hommes; les premiers furent les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui portent dans l'histoire le nom d'Hébreux; les seconds furent les autres peuples de la terre, connus sous le nom de gentils.

Chez ces derniers, la tradition relative à la femme fut défigurée; ils n'eurent qu'une vague notion de sa première faute et ne virent en elle que la cause de tous les maux qui affligent l'humanité. D'un autre côté, la tradition du mariage institué au ciel étant presque entièrement effacée, les peuples de la gentilité, ignorant que la femme est née pour être la compagne de l'homme, en firent le vil instrument de leurs voluptés et la victime innocente de leurs fureurs. Ils instituèrent la polygamie, ce tombeau de l'amour. Écoutant la voix des passions désordonnées, ils établirent la répudiation et le divorce, brisant ainsi le bien de la société domestique, fondement éternel des associations humaines. Enfin, esclave et dépouillée de tout droit, la femme demeura perpétuellement au pouvoir de son maître, comme une victime sous la main du sacrificateur, ou comme un criminel sous la main du bourreau.

Et voilà pourquoi l'amour, qui est pour nous un délicieux sentiment, une consolation si puissante et si pure,

était considéré par les gentils comme une punition des dieux. L'amour entre l'homme et la femme paraissait en quelque sorte contraire à la nature des choses, laquelle repousse comme un sacrilége l'union des êtres livrés par la colère divine à une perpétuelle inimitié. Lorsque l'amour apparaît dans les poëmes grecs, aussitôt passe devant nos yeux un nuage fatidique, symptôme certain de l'approche des crimes et des catastrophes. L'amour d'Hélène, l'adultère, perd Troie et l'Asie; l'amour d'une esclave, cause de la haine pleine d'insolence et de mépris d'Achille, met près de leur ruine les Grecs et l'Europe. Dans la femme, la vertu même était un présage de redoutables malheurs; l'honnêteté des matrones romaines mit le fer aux mains des fils de Romulus, et par deux fois produisit une perturbation complète dans l'État. Les catastrophes domestiques se joignaient aux catastrophes politiques. L'amour touche de sa flèche empoisonnée le cœur de Didon, et Didon, consumée par des feux invincibles, expire sur un bûcher élevé de ses propres mains. Phèdre est visitée par le dieu, et Phèdre se sent mourir. O vous qui vous plaisez aux émotions des tragiques grecs, ne vous laissez pas aller à leurs dangereux enchantements; méfiez-vous de ces sirènes. Ces amants qu'ils vous montrent sont sous la main des Euménides; fuyez-les, ils sont marqués du sceau de la colère des dieux, ils sont atteints d'un mal contagieux et mortel.

Tout autre était la condition de la femme dans la so-

ciété fondée par Moïse. Possesseurs de la vraie tradition, sachant pour quelle fin la femme fut créée, les Hébreux l'élevèrent jusqu'à eux, l'aimant comme leur compagne : ils la placèrent même au-dessus de l'homme, parce qu'elle était le temple où devait habiter le Rédempteur de tout le genre humain. Le mariage, il est vrai, ne resta pas un sacrement, comme il l'avait été auparavant dans le Paradis, et comme il devait l'être encore, lorsque, dans la plénitude des temps, serait venu le Désiré des nations; il fut néanmoins une institution profondément religieuse et sacrée, le contraire de ce qu'il était chez les gentils. Les mariages se célébraient aux chants des prières, par lesquelles les parents demandaient à Dieu de répandre ses bénédictions sur la nouvelle famille. Ainsi furent solennisés les mariages de Rebecca avec Isaac, de Ruth avec Booz, de Sara avec Tobie. Moïse avait permis la polygamie et le divorce, désordres difficiles à extirper, tant ils avaient jeté de profondes racines dans le monde, et surtout sous le climat de l'Orient. Néanmoins ni le divorce ni la polygamie ne furent aussi communs chez les Hébreux que chez les gentils, et ces institutions n'y entraînèrent pas la dissolution de la société domestique, neutralisées qu'elles étaient par de salutaires et saintes doctrines. Quant à l'esclavage de la femme, il fut entièrement inconnu du peuple de Dieu : l'esclavage ne pouvait concorder avec cette haute prérogative de mère du Rédempteur, attribuée à la femme depuis les temps de l'Éden.

Les traditions bibliques, source de la liberté de la femme, le furent aussi de la liberté des enfants. Dans la gentilité, l'enfant tombait au pouvoir du père, qui avait sur lui le même droit que sur les autres choses qui lui appartenaient. En Israël, les enfants étaient fils de Dieu ; parmi ces enfants devait naître le Rédempteur des hommes. De là le saint respect, le tendre amour des Hébreux pour leurs enfants, respect et amour pareils à ceux qu'ils portaient à leurs femmes ; de là le soin vigilant, la loi que se faisaient les matrones d'allaiter elles-mêmes le fruit de leurs entrailles ; et cette coutume était si universelle, qu'on ne cite que Joas, roi de Juda, Miphiboseth et Rebecca qui n'aient pas sucé le lait de leurs mères. De là aussi les bénédictions qui descendaient sur les pères d'une nombreuse famille et sur les mères fécondes : *Corona senum filii filiorum*, dit la sainte Écriture. Dieu avait promis à Abraham une postérité nombreuse, et cette promesse était considérée par les Hébreux comme une des plus insignes récompenses. Aussi les législateurs d'Israël veillaient-ils avec la plus grande sollicitude à l'accroissement de la population ; c'est une remarque que Tacite a déjà faite ; il dit, en parlant du peuple hébreu : *Augendæ tamen multitudini consulitur : nam et necare quemquam ex agnatis nefas.*

Entre la famille des gentils et la famille des Hébreux, il y a donc un abîme : la première se compose d'un maître et de ses esclaves ; la seconde, du père, de la mère et des enfants ; la première a, comme éléments constitutifs, des devoirs et des droits absolus ;

la seconde, des devoirs et des droits limités; celle-là repose sur l'esclavage, celle-ci sur la liberté; celle-là est le résultat d'un oubli, celle-ci le résultat d'un souvenir, oubli et souvenir des divines traditions : preuve évidente que l'homme n'ignore que parce qu'il oublie, et ne sait que parce qu'il apprend.

Ce que nous venons de dire fait comprendre pourquoi, dans les poëmes bibliques, la femme n'apparaît pas avec le caractère sombre et sinistre qu'elle a chez les gentils, et pourquoi, à la différence de l'amour païen, qui fut l'incendie des cœurs, l'amour hébreu est le baume des âmes. Ouvrez les livres des prophètes: dans tous ces tableaux riants ou effrayants par lesquels ils faisaient entendre aux multitudes troublées ou que le nuage se dissipait, ou que la colère de Dieu était proche, vous trouverez toujours au premier plan les vierges d'Israël, toujours belles et vêtues de splendeur et de chasteté, soit qu'elles chantent les louanges du Seigneur avec allégresse, soit que les lis candides de leurs fronts se penchent sous le poids de la douleur.

Lorsque, réunies en chœur sur les places publiques ou dans le temple, elles redisaient les hymnes saints ou se mouvaient en cadence aux sons des instruments, elles semblaient descendues du ciel pour la consolation de la terre; et, quand vinrent les jours de la servitude, ce qui parut plus dur aux Hébreux que la perte de la liberté et l'exil de la patrie, ce fut de ne plus voir les chastes et nobles filles de Sion. Sans elles, le soleil était froid et les cantiques sacrés n'avaient plus d'harmonie. Les

exilés essuyèrent leurs larmes, étouffèrent leurs gémissements, fermèrent les yeux à la lumière qui ne leur offrait plus rien d'aimable, et suspendirent aux saules de Babylone leurs harpes inutiles.

Les Hébreux ne se contentèrent pas de remettre à la femme le doux sceptre du foyer domestique, souvent ils confièrent *à sa main puissante et victorieuse le drapeau* des batailles et le gouvernement de l'État. L'illustre Débora gouverna la république en qualité de juge suprême; comme général des armées, elle livra et gagna de sanglantes batailles; poëte, elle célébra les triomphes d'Israël et entonna des hymnes de victoire, maniant à la fois la lyre, le sceptre et l'épée.

Au temps des rois, la veuve d'Alexandre Jannée tint le sceptre pendant dix ans; la mère du roi Aza gouverna au nom de son fils, et la femme d'Hircan Machabée [1] fut désignée par ce prince pour gouverner après lui. L'esprit de Dieu, qui se communiquait à peu d'hommes, descendit aussi sur la femme, lui ouvrit les yeux et l'entendement pour qu'elle pût voir et entendre les choses futures. Holda [2] fut animée de l'esprit prophétique, et les rois attaqués à l'improviste allaient à elle, pleins de crainte et de repentir, pour apprendre de sa bouche ce qui était écrit de leur empire dans le livre de la Providence. La femme, chez les Hébreux, soit qu'elle gouvernât la famille, soit qu'elle tînt les rênes de l'État,

[1] Jean Hircan, fils de Simon Machabée, et après lui souverain pontife. (I *Mac.*, XVI, 24.)
[2] IV *Reg.*, XXII, 14.

soit qu'elle parlât au nom de Dieu, soit, enfin, qu'elle captivât les cœurs par ses enchantements, était un être bienfaisant qui participait autant de la nature angélique que de la nature humaine. Lisez le Cantique des cantiques, et dites si cet amour suave et délicat, si cette épouse revêtue de parfums et de fleurs, si cette musique harmonieuse, ces délices, ces extases, ces jardins odorants, ne sont pas plutôt un rêve et une vision du paradis que des choses vues, entendues et senties sur la terre!

Et cependant, messieurs, pour connaître la femme par excellence; pour avoir une notion certaine de la mission qu'elle a reçue de Dieu, pour la considérer dans toute sa beauté immaculée et la plus sublime; pour se former une idée de son influence sanctifiante, il ne suffit pas de jeter les yeux sur ces beaux types de la poésie hébraïque qui jusqu'ici nous ont ou éblouis ou doucement émus. Le vrai type, l'exemplaire véritable de la femme n'est ni Rebecca, ni Débora, ni Judith, ni l'épouse du Cantique des cantiques, odorante comme une coupe remplie de parfums. Il faut le chercher plus loin et plus haut; il faut arriver à la plénitude des temps, à l'accomplissement de la promesse primitive : pour surprendre Dieu formant le type parfait de la femme, il faut s'élever jusqu'au trône resplendissant de Marie. Marie est une créature à part, plus belle à elle seule que toute la création. L'homme n'est pas digne de toucher ses blancs vêtements; la terre n'est pas digne de lui servir de marchepied; sa blancheur est plus blanche que la neige qui se condense sur les montagnes; son

éclat surpasse l'éclat des étoiles. Marie est aimée de Dieu, adorée par les hommes, servie par les anges. L'homme est une très-noble créature parce qu'il est le seigneur de la terre, citoyen du ciel, fils de Dieu ; mais la femme l'emporte sur lui, l'éclipse, parce que Marie a des noms plus doux et des attributs plus élevés : le Père l'appelle sa fille et lui envoie des ambassadeurs; l'Esprit-Saint l'appelle son épouse et l'ombrage de ses ailes; le Fils l'appelle sa mère et fait sa demeure dans ses entrailles sacrées; les séraphins composent sa cour; les cieux l'appellent leur Reine, les hommes l'appellent Notre-Dame : elle est née sans tache, elle a sauvé le monde, elle est morte sans douleur, elle a vécu sans péché.

Voilà la femme, messieurs : voilà la femme. En Marie, Dieu les a toutes sanctifiées : les vierges, parce qu'elle fut vierge ; les épouses, parce qu'elle fut épouse; les veuves, parce qu'elle fut veuve; les filles, parce qu'elle fut fille ; les mères, parce qu'elle fut mère.

Le christianisme a opéré dans le monde de grandes et prodigieuses merveilles ; il a fait la paix entre le ciel et la terre ; il a détruit l'esclavage ; il a proclamé la liberté et la fraternité humaines : mais la plus prodigieuse de toutes ses merveilles, celle qui a le plus profondément influé sur la constitution de la société domestique et de la société civile, c'est la sanctification de la femme proclamée du haut de l'Évangile. Depuis que Jésus-Christ a habité parmi nous, il n'est plus licite de jeter l'outrage et l'insulte aux pécheurs, parce que leurs péchés

mêmes peuvent être effacés par leurs larmes : le Sauveur des hommes prit Madeleine sous sa protection ; et, lorsque le jour terrible arriva où le soleil s'obscurcit, où la terre trembla, au pied de la croix se trouvèrent réunies et sa mère innocente et la pécheresse repentie, pour nous faire entendre que les bras de son amour sont également ouverts au repentir et à l'innocence.

Nous avons vu comment le sentiment religieux, comment l'amour et la notion complète ou défigurée de la Divinité et de la femme font ressortir les différences essentielles de la poésie biblique et de la poésie païenne. Pour remplir l'objet de ce discours, je n'ai plus qu'à montrer quelle incommensurable distance existe entre les constitutions politiques des peuples anciens les plus cultivés et celle du peuple dépositaire de la révélation, et quelle influence ces constitutions différentes ont exercé sur le caractère de la poésie chez les païens et et chez les Hébreux.

J'ai déjà dit, et je le répète, que les sources de toute poésie grande et élevée sont Dieu, l'amour de la femme et l'amour du peuple : en sorte que la poésie perd ses ailes dès que les poëtes ne peuvent puiser l'inspiration à ces sources pures et fécondes. Mais ces amours n'existent, dans leur pureté, qu'avec la connaissance de Dieu et de toute sa grandeur, de la femme et de toutes ses grâces, du peuple et de toutes ses libertés. Et là où l'on donne le nom de Dieu à une créature, de femme à une esclave, de peuple à une aristocratie oppressive, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti par les

faits, que la poésie n'existe pas dans toute sa majesté; elle est absente comme les seuls amours qui puissent l'inspirer.

Or la notion de peuple est le résultat des deux notions d'association et de fraternité. Savez-vous ce que c'est qu'un peuple? C'est une association de frères; et c'est pourquoi la notion de peuple ne peut coexister dans l'entendement avec celle d'esclavage. D'où il suit que le peuple n'a pu exister et n'a existé que dans les sociétés dépositaires de l'idée de la fraternité, révélée de Dieu au peuple hébreu et par Jésus-Christ aux autres peuples. Ce que dans les républiques grecques on a appelé peuple n'a jamais pu être et n'a jamais été un vrai peuple, c'est-à-dire une association de frères; c'était une véritable aristocratie, ou, ce qui est la même chose, une association de maîtres.

Voilà pourquoi chez les Grecs la poésie est éminemment aristocratique. Homère chante les rois et les dieux; il nous dit leur généalogie; il nous raconte leurs aventures; il nous décrit leurs guerres; il célèbre leur naissance et pleure leur mort. Les humaines infortunes et les passions humaines, pour être élevées à la dignité et à la hauteur des sentiments tragiques, devaient tomber sur des têtes et troubler des cœurs de souche royale et de noble lignage. Le fratricide n'était pas un sujet tragique si les coupables ne s'appelaient pas Étéocle et Polynice, et si le sang ne souillait pas les marbres du trône. L'inceste n'était pas digne du cothurne si la femme incestueuse ne s'appelait pas Phèdre ou Jocaste,

et si le crime hideux ne souillait pas la couche des rois. Chez les Grecs, ce n'était donc pas tel ou tel sujet, mais uniquement tel ou tel personnage qui était tragique, et la tragédie n'était pas cette voix de terreur, cet amer gémissement que l'humanité laisse échapper de ses lèvres lorsque les passions la troublent; c'était la voix fatidique et redoutable qui retentissait lugubrement dans les royales demeures quand les dieux voulaient livrer en spectacle au monde les faiblesses des dynasties et la fragilité des empires.

Si nous tournons maintenant nos regards vers le peuple de Dieu, la grandeur et la nouveauté du spectacle nous frappera d'admiration. Ce peuple ne tire pas son origine des demi-dieux ni des rois; il descend des pasteurs. Tous fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les Hébreux sont tous frères; tous rachetés de la servitude d'Égypte, ils sont tous libres; tous sujets d'un seul Dieu, soumis à une seule loi, ils sont tous égaux. Le peuple de Dieu est le seul sur la terre, parmi les anciens, qui ait conservé dans toute sa pureté la notion de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des hommes. Quand Moïse lui donna des lois, il n'institua pas le gouvernement aristocratique, mais le gouvernement populaire, et il lui accorda le droit d'élire ses propres magistrats, qui, en leur qualité de gardiens de son divin statut, avaient le droit et le devoir de le maintenir envers et contre tous, pendant la paix et pendant la guerre, sous l'empire égal de la justice. Les priviléges aristocratiques, les classes nobiliaires, étaient inconnus chez les Hé-

breux, et leur grand législateur, craignant que l'inégale distribution des richesses n'altérât avec le temps la sage harmonie de toutes les forces sociales, mises comme en balance et en équilibre, institua le jubilé qui venait rétablir périodiquement cette juste balance et ce prudent équilibre. Ils donnèrent à leurs magistrats suprêmes le nom de juges, pour signifier sans doute que l'office de ces magistrats était de garder et de faire garder la loi que Dieu avait donnée par son prophète, sans aucune intervention de leur raison particulière et de leurs caprices inconsidérés. La république se maintint longtemps en cet état, jusqu'au jour où le peuple, toujours ami des changements et des nouvautés, changea son gouvernement pour la monarchie, par un acte solennel de sa volonté souveraine. Ce changement fut néanmoins plus apparent que réel : le roi n'hérita que de l'autorité du juge, limitée par la loi de Dieu, qui était la liberté du peuple.

Le peuple est le personnage tragique par excellence dans les tragédies bibliques. C'est au peuple que s'adressent la promesse et la menace; c'est le peuple qui accepte et sanctionne la loi; c'est le peuple qui se soulève; c'est lui qui dresse des idoles et les adore, qui renverse les juges et établit les rois, qui s'abandonne aux superstitions et aux augures, qui bénit et qui maudit tour à tour ses prophètes, qui les élève au-dessus de toutes les magistratures et qui les fait mourir dans les tortures les plus cruelles, qui glorifie le Dieu d'Israël et accueille avec des hymnes de louange les

dieux de l'Égypte et de Babylone, qui, placé entre le choix des colères du Seigneur et de ses miséricordes, renonce, dans l'exercice de sa volonté souveraine, à ses miséricordes et va au-devant de ses colères. En Israël, il n'y a que le peuple, le peuple remplit tout: Dieu parle au peuple, Moïse parle au peuple, les prophètes parlent au peuple, les prêtres servent le peuple, les rois servent le peuple; les psaumes mêmes de David, quand ils n'expriment pas les gémissements de son âme, chantent le peuple.

Les pompes de la monarchie durèrent peu et tombèrent comme l'écume. David et Salomon furent des princes craignant Dieu, amis du peuple, magnanimes dans la paix, heureux dans la guerre. Leur empire sur Israël fut modéré et juste, et leur prospérité surpassa leurs désirs. Les rois de l'Orient visitèrent Salomon; il bâtit le temple du Seigneur, et l'orna d'or et de pierres précieuses; la renommée de ses magnificences et de sa sagesse surhumaine se répandit par toute la terre. Mais, après ces heureux princes, la majesté de l'empire commença à décroître et ne se releva plus: les tribus se divisèrent, la sainte unité du peuple de Dieu se brisa, et de ses fragments se formèrent deux empires ennemis, livrés tous deux à la mollesse et aux plaisirs : de là de grandes discordes et des guerres, des tempêtes furieuses et d'horribles malheurs. Les rois devinrent idolâtres; les prêtres s'abandonnèrent à l'oisiveté. Le peuple, ayant oublié son Dieu, multiplia les séditions.

En ces jours sombres et pleins d'orages, Dieu suscita de grands prophètes pour faire retentir dans Juda l'écho de sa parole et tirer de leur oubli et de leur léthargie les rois idolâtres, les prêtres oisifs, et ces multitudes folles, livrées à toutes les agitations de l'esprit de désordre. Jamais chez aucun peuple de la terre, ancien ou moderne, il n'y eut d'institution aussi durable, aussi sainte, aussi populaire que l'institution des prophètes du peuple de Dieu.

Athènes eut des poëtes et des orateurs; Rome, des tribuns et des poëtes; les prophètes du peuple de Dieu furent poëtes, tribuns et orateurs tout à la fois. Poëtes, ils chantaient les perfections de Dieu; tribuns, ils défendaient les intérêts populaires; orateurs, ils proposaient ce qu'ils jugeaient le plus convenable à l'État. Un prophète était plus qu'Homère, plus que Démosthènes, plus que Gracchus; il était en même temps Gracchus, Homère et Démosthènes. C'était un homme qui foulait aux pieds tout plaisir de la chair, tout amour de la vie, et qui, messager de Dieu, portait la parole de Dieu à l'oreille du peuple, à l'oreille des prêtres et des rois. Les prophètes lançaient la menace, l'imprécation et la malédiction; de leurs fortes poitrines s'échappaient ces voix redoutables, voix de terreur et d'épouvante, qu'entendait Jérusalem lorsque le ministre des vengeances de Jéhovah, le roi de Babylone, marchait sur elle avec une puissante armée.

Les poëtes des Césars regardaient toujours, avant de parler, le visage des princes. Les orateurs et les tribuns

de Rome et d'Athènes, avant de répandre les flots de leur éloquence, arrêtaient leurs regards sur le visage du peuple : les prophètes d'Israël fermaient les yeux pour ne flatter ni les goûts du peuple ni les caprices des rois; ils écoutaient ce que Dieu leur disait dans l'âme, et ils parlaient ensuite fidèlement. Voilà pourquoi ils tinrent tête aux haines furieuses des princes qui, ayant porté leur main sacrilége sur le temple du Seigneur, ne craignaient pas de la porter sur la face auguste de ses prophètes; voilà pourquoi ils résistèrent calmes et impassibles aux grandes indignations et aux rugissements populaires : leur constance grandissait avec la persécution; ni le bruit, ni les menaces, ni les tourments, n'abattaient la constance de ces âmes auxquelles Dieu avait parlé : ils tombèrent presque tous sous le poignard ou durent aller demander leur sépulture à la terre étrangère.

Je ne crois pas, messieurs, qu'il y ait dans l'histoire un spectacle plus beau que celui des prophètes du peuple de Dieu, luttant par la seule force de la parole contre toutes les puissances du monde. Je ne crois pas qu'il y ait eu dans le monde des poëtes plus sublimes, des orateurs plus éloquents, des hommes plus grands, plus saints et plus libres : rien ne manqua à leur gloire, ni la sainteté de la cause qu'ils soutinrent, ni la couronne du martyre.

Avec les prophètes finit l'époque de la menace; avec le Sauveur du monde commence l'époque du châtiment. Avant de terminer ce discours faisons une pause; re-

cueillons notre esprit et nos forces, nous arrivons au moment de l'histoire le plus redoutable, le plus solennel.

Sophocle a écrit l'une des plus belles tragédies du monde : *OEdipe roi*. Cette tragédie a été traduite, imitée, refaite, par les plus beaux génies; et nous possédons sous ce titre un des ouvrages qui honorent le plus notre littérature classique.

Il est, messieurs, une autre tragédie plus admirable, plus prodigieuse, qui court sans nom d'auteur et sans titre, parce que sans doute ce n'est pas une tragédie spéciale, mais la tragédie par excellence. Ses principaux acteurs sont Dieu et un peuple, la scène est le monde, les spectateurs sont toutes les nations; elles assistent dans l'angoisse à la formidable catastrophe. Entre cette tragédie et celle de Sophocle, sans parler de la distance infinie qui les sépare, il y a des différences; mais les ressemblances sont si étonnantes, que j'oserai l'intituler : *OEdipe peuple*.

OEdipe devine les énigmes du Sphinx et passe pour le plus sage et le plus prudent des hommes. Le peuple juif devine l'énigme de l'humanité cachée à toutes les nations, c'est-à-dire l'unité de Dieu, l'unité du genre humain, et il est appelé par Jéhovah la lumière de tous les peuples. — Les dieux donnent à OEdipe la victoire sur tous ses compétiteurs et l'assoient sur le trône de Thèbes. Jéhovah conduit comme par la main le peuple hébreu dans la terre promise et le rend vainqueur de tous ses ennemis. — Les dieux, par la voix des oracles de

Delphes, avaient annoncé à OEdipe, entre autres choses horribles, qu'il serait le meurtrier de son père. Jéhovah, par la voix des oracles bibliques, avait annoncé aux Juifs qu'ils mettraient à mort leur Dieu. — Un homme meurt de la main d'OEdipe dans un sentier écarté; un homme meurt des mains du peuple de Dieu sur le Calvaire. — L'homme tué par OEdipe, c'était son père; l'homme tué par le peuple, c'était son Dieu. N'y a-t-il pas, messieurs, dans ce *similiter cadens* des deux récits, je ne sais quoi qui cause un involontaire et profond effroi?

Vous l'avez vu, mêmes oracles, même catastrophe; vous allez voir maintenant comment un même aveuglement rend pareillement inévitables des deux côtés cette catastrophe et l'accomplissement de ces oracles.

OEdipe a tué cet homme dans ce sentier; mais sa conscience ne lui rappelle pas l'horrible prédiction : le mort est un inconnu, un étranger, et tout le monde sait que le père d'OEdipe s'appelle Polybe, qu'il demeure fort loin de là. Les Juifs ont tué l'homme de Nazareth; ils l'ont mis en croix sur le mont Calvaire; et, pour ajouter à ses ignonomies, ils l'ont placé entre deux voleurs. Leurs consciences cependant sont tranquilles : leur Dieu doit venir, mais il est encore loin; il doit être conquérant et roi; il doit rugir comme le lion de Juda; or l'homme de la croix était né en un lieu pauvre, de parents pauvres, et il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. — « Si tu es le fils de Dieu, pourquoi ne descends-tu pas de la croix? » dit le peuple juif. Si celui qui est mort de ma main était mon père,

comment mon cœur n'a-t-il point bondi dans ma poitrine lorsque je le frappais? comment la voix du sang n'a-t-elle pas parlé? dit le roi parricide. — Et le peuple assassin de son Dieu, et le fils assassin de son père, pleins de confiance en leur sagacité, se rient des oracles, se moquent des prophètes.

La divinité implacable qui est en eux et agit en eux les pousse à leur chute et les aveugle pour qu'ils ne voient pas l'abîme. Ils se trouvent soudainement saisis d'un désir immense, surhumain, de pénétrer le mystère. OEdipe interroge Jocaste; il interroge Tyrésias; il interroge le vieillard dépositaire de son secret : « Qui est l'homme du sentier? Qui est mon père? Qui suis-je? » Le peuple juif demande à Jésus : « Qui es-tu? Es-tu par hasard notre Dieu et notre Roi? » — A ce moment le drame prend un caractère d'inexprimable terreur : nul cœur qui ne gémisse sous le poids d'une oppression indéfinissable ; nul front qui ne soit baigné de sueur ; nulle âme qui ne succombe à l'angoisse.

Cependant la colère des dieux tombe sur Thèbes; la peste décime les familles, empoisonne les eaux et les airs, le ciel perd son éclat, les fleurs leur parfum, les champs leurs moissons. Dans la populeuse cité règnent le silence, l'épouvante, la désolation et la mort. Les matrones de Thèbes courent aux temples et fatiguent les dieux de leurs vœux et de leurs prières. Un voile funèbre descend sur Jérusalem, la mystique et la glorieuse cité; d'un côté, les saintes femmes se lamentent; de l'autre, la foule discute tumultueusement et s'exalte jusqu'à la

fureur. Toutes les trompettes prophétiques retentissent à la fois dans la cité sourde, aveugle et maudite qui conduit le Juste au Calvaire. « Une génération ne passera pas, ô matrones de Sion! avant que de grands désastres fondant sur vous ne vous rendent l'épouvante des nations; voici déjà les légions romaines, voici les aigles du Capitole qui fendent les airs armées de la foudre de Dieu. Jérusalem! Jérusalem! malheur à tes fils! Ils ont faim et n'ont point de pain, ils ont soif et n'ont point d'eau; ils veulent offrir des prières et des vœux dans le temple de Dieu, et ils sont sans Dieu et sans temple; ils veulent un tombeau pour leurs cadavres, et leurs cadavres, gisant sur la terre privés de sépulture, sont la proie des vautours. »

OEdipe sort de son palais pour consoler son peuple; poussé par les dieux, il les prend à témoin que le coupable sera puni et chassé loin de la patrie : il lance d'avance sur lui l'excommunication sacerdotale; il le maudit au nom de la terre et du ciel, des dieux et des hommes, et charge sa tête des exécrations publiques. Saisi de vertige, poussé par un délire frénétique, placé sous la main souveraine qui lui couvre les yeux et lui obscurcit la raison, le peuple juif, dévoré de sa propre fureur, s'écrie : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » — Malheureux peuple! malheureux roi! Ils prononçaient leur propre sentence; ils étaient à la fois juges, victimes et bourreaux. Et, lorsque les oracles de la Bible et les oracles de Delphes furent accomplis, le vent de la tempête arracha le roi parricide du

trône de Thèbes, le peuple déicide de la terre promise.

OEdipe fut l'horreur de la Grèce; le peuple juif est l'horreur des hommes. OEdipe, les yeux éteints, marcha de montagne en montagne, de vallée en vallée, publiant les vengeances divines. Le peuple juif, frappé d'aveuglement, va, sans se reposer jamais, de peuple en peuple, de région en région, d'une zone à l'autre, montrant sur ses mains une tache de sang qui ne s'efface pas, qui ne sèche pas. Il a préféré la loi du talion à la loi de grâce, et le monde le juge d'après la loi qu'il s'est faite lui-même. Il a souffleté son Dieu, et depuis dix-neuf siècles il reçoit les soufflets du monde; il a craché à la face de son Dieu, et le monde lui crache à la face; il a dépouillé son Dieu de ses vêtements, et les peuples, confisquant ses trésors, le rejettent, dépouillé, de l'autre côté des mers; il a donné à boire à son Dieu du fiel et du vinaigre, et il boit sans cesse à la coupe des tribulations sans pouvoir l'épuiser; il mit la croix sur les épaules de son Dieu, et, depuis dix-huit siècles, il courbe la tête sous le poids de toutes les ignominies, de toutes les malédictions humaines; il a crucifié, et il est crucifié. Mais, si le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est juste, la clémence accompagne toujours sa justice. Les dieux d'OEdipe ne lui laissèrent d'autre consolation que son Antigone, le Dieu des juifs mourant sur la croix laissa au peuple déicide le pouvoir de racheter son crime et de se sauver.

Entre la tragédie de Sophocle et cette autre tragédie sans nom et sans titre, dont j'ai essayé de mettre sous

vos yeux la merveilleuse grandeur dans toute sa terrible majesté, il y a la même distance qu'entre les dieux païens et le Dieu des Hébreux, le Dieu des chrétiens; la même qu'entre la fatalité et la Providence : et, à un autre point de vue, *la même* qu'entre un homme et une nation, entre les malheurs de cet homme et la longue ruine de cette nation; la même enfin qu'entre la voix d'un poëte et la voix d'un peuple, d'un peuple qui est poëte aussi, le plus grand de tous les poëtes.

J'ai terminé, messieurs, le tableau que je m'étais proposé de vous présenter. S'il vous paraît beau et sublime, sa sublimité et sa beauté sont en lui, tracé comme il le fut de la main de Dieu, dans la longue et lamentable histoire d'un peuple merveilleux. Si vous y rencontrez des lacunes et des ombres, ces ombres et ces lacunes sont miennes. Je réclame pour elles, messieurs, cette indulgence que vous n'avez jamais refusée à ceux qui, comme moi, l'implorent, et à ceux qui, comme moi, en ont besoin.